

Communication de Monsieur Jean-Claude Bonnefont



Séance du 2 octobre 2015



Une femme de lettres au XIX^e siècle : Élise Voïart (1785-1866)

Anne Elisabeth Petitpain, épouse Voïart, est morte à Nancy en 1866, comme elle avait toujours vécu, dans la modestie et la discrétion. Le journal « L'Espérance » fait état en ces termes de sa disparition, le 23 janvier 1866 :

« Une femme de lettres distinguée, Madame Élise Voïart, associée de l'académie de Stanislas, et lauréate de l'Institut de France, vient de mourir à Nancy à l'âge de 80 ans. Madame Élise Voïart était déjà un peu oubliée, mais elle eut des moments de célébrité et se montra toujours digne de sa renommée par la noblesse de son caractère, la dignité de sa conduite, le brillant de son esprit et le mérite de ses nombreux écrits ».

Prosper Guerrier de Dumast, qui aurait dû assister à ses obsèques, est empêché ce jour là, mais publie le 26 janvier dans le même journal les paroles qu'il aurait dû prononcer sur sa tombe. Il était un des seuls à la connaître encore parmi les académiciens, car les membres qui avaient soutenu sa candidature à l'académie de Stanislas étaient morts : Haldat, de Caumont, tandis que Soyier-Willemet allait mourir un an plus tard. La tonalité de l'article est la même, et débute ainsi : « Vivre cachés, c'est d'ordinaire le partage des femmes, et d'ordinaire aussi, c'est leur mérite ». Il insiste sur le fait qu'Élise Voïart n'avait pas choisi par vocation de devenir romancière mais qu'elle a été poussée par la nécessité. De même qu'elle avait accepté, comme une obligation inévitable, d'épouser un mari beaucoup plus âgé qu'elle, de même, elle s'est résolue, à la suite de nouvelles pertes financières de son mari, de gagner elle-même l'argent du ménage. Elle a été bien récompensée de ce labeur : « Il lui arriva, écrit Guerrier de Dumast, suivant la promesse évangélique, d'obtenir le reste par surcroît ; le

reste, ce fut le talent et la vogue». Poursuivant sur sa lancée, il loue ensuite son humeur sociable et modeste, sa bonhomie charmante, sa candeur digne d'une vraie fille de Lorraine. Indulgente, compatissante autant qu'intelligente, elle fit, dès son enfance, rayonner autour d'elle le bonheur. Ces éloges, on le voit, s'adressent à la femme plus qu'à l'écrivain.

Les condoléances passées, il convient de rendre à la disparue un hommage plus spécial. C'est Louis Benoît, le nouveau bibliothécaire, qui s'en charge au nom de l'académie. Il se rend chez la fille d'Élise Voïart, pour recueillir quelques souvenirs ; à vrai dire, il s'intéresse à sa bibliographie plus qu'aux circonstances exactes de sa vie, dont bien des points restent obscurs. Il en fait la matière de son discours de réception, en 1868^[1]. C'est lui qui a aiguillé tous ceux qui l'ont recopié sur une fausse piste, en la faisant naître le 12 février 1786, alors qu'il s'agissait du 12 février 1785. Mais il a rapporté pour les archives de l'académie quelques notes, difficiles à utiliser et surtout, un petit manuscrit inédit^[2], dont la valeur me paraît assez faible, mais qui a le mérite de nous montrer comment elle travaillait, du moins quand elle était arrivée au stade de la publication. Elle rédigeait sur un petit cahier, d'un seul jet, sans beaucoup de ratures, un texte calibré d'avance. Quand elle voulait corriger un paragraphe, elle collait par-dessus un autre texte de longueur équivalente.

Cet hommage a été complété, dans le même numéro des Mémoires de notre Académie, par le témoignage de Jean-Baptiste Gindre de Mancy, qui l'avait bien connue autrefois, notamment à l'époque où, à Choisy-le-Roi, en compagnie de son mari, elle avait offert l'hospitalité à Rouget de l'Isle^[3]. Il apporte quelques compléments utiles à la biographie de la romancière. Il a évoqué, dans des vers publiés ailleurs, l'accueil amical qu'il recevait toujours du couple Voïart et de leur fille^[4].

J'ai voulu évidemment en connaître davantage. Qui était-elle ? Quelle fut son œuvre ? Ce sont les deux questions que je me suis posées, et que je vais m'efforcer d'exposer brièvement devant vous.

La femme

Parmi les courtes biographies qui ont été consacrées à Élise Voïart, il en est une à laquelle il faut, me semble-t-il, accorder la préférence : c'est celle qui a été écrite par Alida de Savignac dans la *Biographie des femmes auteurs contemporaines françaises*, d'Alfred de Montferrand, 1836. Nous pouvons être assurés qu'elle ne contient pas d'erreurs, car Élise Voïart, qui connaissait certainement Alida, était elle-même une collaboratrice de ce recueil biographique. On peut croire qu'elle a fourni elle-même les éléments de sa biographie et qu'elle n'aurait pas manqué de relever une erreur, s'il y en avait eu. Mais cela ne veut pas dire pour autant que cette biographie ait été complète. On sait que les biographies

« autorisées » contiennent souvent de grandes lacunes, qu'on a plus ou moins cherché à masquer^[5].

J'ai donc dû mener ma propre enquête, dont je vous livre les résultats.

Anne Elisabeth Petitpain, connue plus tard sous le nom d'Élise Voïart, est née à Nancy le 12 février 1785, comme l'atteste son acte de baptême, établi à l'église Saint-Nicolas, alors que ses parents s'étaient mariés l'année précédente à l'église Saint-Epvre, près de la résidence de ses grands-parents. Bien qu'elle soit devenue orpheline de son père à l'âge de 7 ans, et malgré la disparition pendant la Révolution des maisons d'éducation tenues par des religieuses, elle a reçu une éducation remarquable, car elle appartenait à un milieu où la culture était très en honneur.

C'est un milieu que nous pouvons caractériser de trois manières. C'est d'abord un environnement familial d'une grande religiosité. Pierre Petitpain, son père était cirier, c'est-à-dire en fait surtout marchand de cierges, et à ce titre, très bien introduit dans les paroisses de Nancy. Élise Voïart a raconté, dans une nouvelle, le petit miracle familial dont une de ses tantes, Louise, a été le témoin et la bénéficiaire, le jour de sa première communion, alors qu'elle avait décidé, par esprit de charité, d'aller porter du vin aux pauvres détenus de la prison de la Craffe. Ce geste atteste, non seulement de la foi de la petite fille, mais aussi celle des parents, qui, dans une autre famille, lui auraient sans doute interdit une telle visite^[6].

C'est ensuite un milieu où les femmes sont instruites, et se transmettent l'instruction de mère en fille, ou par l'intermédiaire des tantes. La mère d'Élise a signé son acte de mariage d'une belle écriture, plus régulière que celle des artisans qui composaient la famille. On nous dit qu'elle a enseigné la musique à sa fille. Après le remariage de sa mère, Élise s'est faite la préceptrice de ses demi-sœurs, les demoiselles Wouters, qui devenues adultes, ont tenu un pensionnat de jeunes filles, près de la cathédrale ; plus tard après son propre mariage, elle a été l'institutrice de la fille de son mari. Transmettre l'instruction est pour elle une véritable tradition familiale.

Enfin, c'est un milieu dans lequel les arts sont en honneur. Le grand-père d'Élise, François Jeanmaire, était maître serrurier, mais ce n'était pas un artisan quelconque : il avait fait son apprentissage avec Jean Lamour et travaillé aux grilles de la place Stanislas. C'était donc un artisan d'art. On peut être sûr dans ces conditions qu'il était un dessinateur de talent. Il fréquentait des personnes de qualité et des artistes, comme on le voit sur les actes de baptême de ses enfants, dans les années 1770. Devenu vieux, dans les années 1820, il avait gagné assez d'argent pour vivre de ses rentes. Quant au père d'Élise, il était musicien, puisqu'il avait été lui-même organiste de la primatiale.

Ce qui est plus original, c'est qu'Anne Elisabeth ait acquis une excellente connaissance de la langue allemande. On peut supposer que l'allemand était pratiqué dans le groupe des artisans d'art de l'époque du roi Stanislas, dont plusieurs étaient d'origine autrichienne. On nous dit qu'elle a assuré la correspondance commerciale de son beau-père, Claude Arnould Wouters, qui était à la tête d'une manufacture de tabac. Mais cela ne peut pas suffire à expliquer sa familiarité avec la littérature allemande. Nous devons supposer qu'Élise a fait un séjour en Allemagne, sans doute en 1803, après que la paix d'Amiens a eu ramené la paix en Europe. Deux éléments viennent étayer cette supposition.

Dans l'un des volets de sa série romanesque, *La femme, ou les six amours*, Élise Voïart met en scène une jeune institutrice française, placée dans une famille de l'aristocratie allemande pour s'occuper de deux enfants, et qui les accompagne lors d'un voyage en Suisse. La précision des détails laisse penser que ce récit est en partie autobiographique. De plus, dans les *Lettres sur la toilette des dames*, Alise Voïart nous livre une confidence tout à fait intéressante : elle relate une conversation qu'elle a eue avec la duchesse Anna Amalia de Saxe-Weimar Eisenach (morte en 1807) et évoque aussi sa belle-fille, la duchesse Louise. Anna Amalia, qui était une excellente musicienne, avait fait de la cour de Weimar, où elle avait accueilli les plus célèbres écrivains allemands, une capitale européenne de la culture : Goethe, Schiller, Herder, Wieland et bien d'autres, y avaient résidé ; Madame de Staël elle-même y avait passé trois mois à la fin de 1804. Alors que les autres familles princières faisaient preuve d'une grande morgue aristocratique, les Saxe-Weimar Eisenach se montraient très accueillants pour des personnes de toutes les conditions sociales. On conçoit que la jeune fille se soit sentie très à l'aise dans un tel milieu.

A son retour à Nancy, Anne Elisabeth Petitpain va faire une rencontre qui a décidé du reste de sa vie : celle de l'impératrice Joséphine. Cette dernière passait assez souvent par Nancy, lorsqu'elle allait prendre les eaux de Plombières ou se rendre en Allemagne. C'est par l'intermédiaire de Mgr d'Osmond, le nouvel évêque de Nancy, qui était apparenté à la famille de Joséphine, qu'Élise fut présentée à la souveraine. Nous ne connaissons pas la date de cette brève rencontre : Joséphine est passée à Nancy, avec le titre d'impératrice, le 4 octobre 1804, le 3 et le 29 août 1805. C'est à cette dernière date qu'elle a séjourné le plus longtemps dans la ville et c'est donc probablement la date de la présentation d'Élise^[7].

A en croire la biographie d'Élise Voïart, trois éventualités auraient alors été envisagées pour assurer l'avenir de la jeune fille que Joséphine aurait prise sous sa protection.

Dans l'immédiat, l'impératrice a procuré à Élise une bourse de 500 francs et sans doute aussi une place de surveillante à l'école que Madame Campan tenait à Saint-Germain, et dans laquelle elle faisait l'éducation des filles des plus hauts personnages de l'état. On leur donnait à la fois une instruction solide et les moyens de tenir leur rang dans la société. Avoir appartenu à cette école était une référence, et rendait crédible du même coup les autres projets conçus pour Élise. Le nom de Madame Campan pouvait lui ouvrir les portes de toutes les cours européennes.

Il ne faut pas s'étonner si les plans qui avaient été faits pour l'avenir d'Élise ne se sont pas réalisés. Rompant avec les pratiques démocratiques nées de la Révolution, Napoléon crée une noblesse d'Empire, en même temps qu'il accueille les nobles d'ancien régime qui se rallient à lui. Il n'y a plus de place dans ce système pour la petite nancéienne. Mais la bonne fée Joséphine, qui veille sur elle, lui propose une autre voie : celle d'un mariage, qui affermira sa position sociale.

Jacques Philippe Voïart est justement un homme qui gravite dans l'entourage de Joséphine. Ancien administrateur des vivres dans les armées de la Révolution et du Consulat, il partage deux passions avec Joséphine ; l'une pour les plantes (il sera un des fondateurs de la Société linnéenne de Paris), l'autre pour les tableaux (il a rendu compte publiquement de plusieurs Salons de peinture). Il lui servait peut-être de conseiller ou de rabatteur pour ses achats. Il a fréquenté les ateliers de Madame Vigée Lebrun et de David, il est l'ami du peintre Proudhon, et il vit en donnant des cours de dessin, destinées surtout à des jeunes filles. Veuf avec deux enfants, il a un besoin urgent d'une nouvelle épouse. Toujours très sûr de lui, il ne doute pas un instant qu'Élise acceptera de l'épouser, malgré une différence d'âge considérable : né en 1757, il a 28 ans de plus qu'elle !

Quelles sont les raisons qui ont poussé Élise à accepter en 1806, à l'âge de 21 ans, cette union disproportionnée, mais à laquelle elle est restée toujours fidèle ? Une femme, à cette époque, a besoin d'être mariée, pour affermir sa position sociale ; or son futur mari est un homme qui a des relations, notamment parmi ses anciens camarades de l'armée, et il est homme à s'en faire facilement de nouvelles. Ils ont aussi en commun d'aimer les arts et de les pratiquer, et d'aimer la vie libre qu'on mène dans les milieux artistiques. Enfin, Élise a probablement été aussi attirée par la perspective d'avoir à s'occuper de l'éducation des deux enfants de Voïart : un garçon, mais surtout une fille, Amable, déjà très douée pour la poésie, et qu'elle aidera pendant dix ans, jusqu'à son mariage, en 1816, à devenir un écrivain reconnu des plus grands. A ces trois bonnes raisons, il faut peut-être en ajouter une quatrième, qui est pure supposition de notre part, car elle se montre toujours d'une extrême discrétion sur sa vie privée : une déception

sentimentale, éprouvée auprès d'un homme plus jeune (en Allemagne ?), qui l'aurait jetée dans les bras d'un homme plus mûr.

Nous possédons un témoignage irréfutable des bonnes relations que le couple Voïart entretenait avec l'impératrice Joséphine. C'est le récit, fait par Amable Tastu, la fille de Voïart, de la visite que ses parents ont faites avec elle à la Malmaison en septembre 1809. Il ne s'agissait pas d'une réception officielle, mais bien d'une visite privée, au cours de laquelle, ils se sont entretenus pendant une dizaine de minutes avec l'impératrice, qui s'est enquis de ce qu'ils devenaient ; après cette entrevue, on les a autorisés à visiter librement les jardins^[8].

C'est en 1811, semble-t-il, que les Voïart ont quitté Paris pour aller s'établir à Choisy-le-Roi. La raison officielle de ce déménagement était la santé d'Amable, qui était fragile, et avait besoin de l'air de la campagne. Le mariage d'Amable a coïncidé à peu près avec la naissance de Constance Elisabeth, la fille unique du couple, qu'on ne trouve pas sur l'état-civil de Choisy-le-Roi. Outre le bon air pour ses filles^[9], Élise trouvait à Choisy le calme nécessaire à ses travaux et la possibilité de tenir une maison modeste, avec le concours d'une seule domestique.

Nous ne savons pas grand chose des années obscures et studieuses qui se sont écoulées de 1811 à 1820. Dans *la Vierge d'Arduenne*, Élise Voïart nous confie qu'elle s'est documentée et a travaillé pendant dix ans avant de produire ce livre. Elle a utilisé, sans nul doute, les richesses des bibliothèques parisiennes. Mais c'est l'époque où les Voïart sont en relation étroite avec Prudhon, dont le couple écrira la biographie^[10]. Prudhon, qui a abandonné femme et enfants, est l'amant d'une de ses élèves, Constance Mayer, mais ils veillent à ce que leur relation ne soit pas publique ; ils vivent dans deux appartements séparés, mis à leur disposition à la Sorbonne. Le portrait d'Élise Voïart que possède le Musée de Nancy est l'œuvre de Constance Mayer ; il a été réalisé en et présenté au Salon de 1814. On nous dit aussi que Constance Mayer a donné des cours de dessin à la fille d'Élise Voïart. Le suicide de Mademoiselle Mayer, en 1821, a précédé de peu la mort de Proudhon.

Dans les années 1820 et 1830, Élise Voïart devient un écrivain reconnu et sa biographie se confond avec l'histoire des livres qu'elle écrit les uns après les autres. Elle tient salon à Choisy-le-Roi, au moins pendant la belle saison, et reçoit chez elle les amis de son mari, qui sont souvent d'anciens camarades de combat et qui appartiennent tous au même courant du bonapartisme libéral, souvent aussi à la franc-maçonnerie. D'autres invités se recrutent parmi les admirateurs de sa belle-fille. Il y a là le poète Béranger, le sculpteur David d'Angers (auteur d'un médaillon représentant Élise en 1835), de valeureux

militaires comme le général Blein (dont le nom est inscrit sur l'Arc-de-Triomphe) et Rouget de l'Isle, qui est venu terminer ses jours chez les Voïart.

Le dernier événement important dans la vie d'Élise Voïart est son retour à Nancy, après la mort de son mari, le 20 août 1842. C'est un retour qui avait été minutieusement préparé. Élise avait toujours conservé de la famille à Nancy, où vivaient ses tantes et ses demi-sœurs. Ses grands-parents y avaient vécu jusqu'en 1825 (François Jeanmaire) et 1829 (Anne Elisabeth Ramat). Dans le milieu des années 1830, elle se tourne progressivement vers des sujets lorrains (Jacques Callot) ou alsaciens (Les enfants d'Andlau). A-t-elle voyagé dans l'Est à cette époque? C'est possible, mais pas certain. Son mari, lui, avait des contacts fréquents à Nancy comme à Metz, et il a peut-être sciemment préparé la réinstallation de sa femme dans sa ville natale. On peut considérer que l'admission d'Élise Voïart à l'académie, survenue le 7 mars 1839, a fait partie de sa stratégie de réinstallation dans sa ville natale.

Mais cette admission s'est faite dans un contexte très particulier, sur lequel l'abondante correspondance échangée entre elle et son mari, d'une part, Soyer-Willemet et Haldat de l'autre, nous permet de faire toute la lumière^[11].

Il est clair qu'Élise Voïart n'a pas cherché à entrer à l'académie, où aucune femme n'avait encore été admise. Ses préoccupations sont plutôt de nature éditoriale: elle veut trouver à Nancy des correspondants qui feront connaître ses œuvres déjà publiées et qui lui fourniront la documentation nécessaire pour celles qu'elle prépare. Son premier contact, indirect, avec l'académie, date de 1827. C'est à Soyer-Willemet, et non à la Société royale, qu'elle envoie le premier volume de *La Femme ou les six amours*. C'est une démarche qu'on peut qualifier de publicitaire: elle envoie le premier volume d'une série de six «nouvelles» en espérant que la Bibliothèque municipale de Nancy achètera les suivants et fera connaître ces livres au public nancéen. Elle y annonce que dans une seconde «livraison», elle a placé la scène de la nouvelle dans son «cher pays». C'est son neveu Leforestier, qui habite Nancy, qui a servi d'intermédiaire pour contacter Soyer-Willemet, qu'elle ne connaissait pas encore.

Les relations du couple Voïart avec Soyer-Willemet ont continué les années suivantes. Ils avaient des amis communs et Jacques Philippe, qui avait été secrétaire de la Société linnéenne à Paris lors de sa fondation, était certainement connu du botaniste bibliothécaire. Ces relations ont pris un caractère personnel. Une lettre d'Élise Voïart, adressée à Soyer-Willemet le 19 mai 1837, fait allusion de manière très claire à une visite que ce dernier a faite à Choisy-le-Roi. Elle espère le rencontrer «à la bibliothèque» (à Paris) et elle l'invite à venir à nouveau à Choisy, «où vous et les vôtres ont laissé les plus affectueux souvenirs».

Mais là encore, l'objet de la lettre n'est pas une candidature académique, mais une démarche purement commerciale. Son neveu Leforestier possède un certain nombre de livres anciens, dont il veut se défaire : elle sollicite auprès de Soyer-Willemet leur expertise et éventuellement l'achat de certains d'entre eux par la Bibliothèque de Nancy.

En septembre-octobre 1838, c'est son mari Jacques Philippe Voïart qui fait le déplacement de Nancy. Il a écrit un éloge de Claude Gelée, qu'il veut présenter à l'académie, car son ambition est d'obtenir un prix, qui couronnerait sa vie et sa carrière. Les académiciens le reçoivent bien, mais lui font sentir l'imperfection de son travail, qu'il remporte donc à Choisy-le-Roi ; il le corrigera suivant les indications de Haldat pour le présenter à nouveau.

Mais il a fait en même temps une démarche pour sa femme. Celle-ci souhaite déjà depuis un certain temps écrire une biographie romancée de Jacques Callot. C'est un artiste pour lequel Haldat nourrit beaucoup d'intérêt. Soyer-Willemet, Haldat, mais aussi Des Maretz, qui a obtenu quelques années plus tôt un prix de l'académie pour son *Éloge de Jacques Callot*, lui fournissent de précieux renseignements et notamment un portrait de cet artiste, que son mari, excellent dessinateur, copie à Nancy et qu'elle fera graver par la suite à Paris. « Electrisée » par ce portrait, selon l'expression de son époux, elle travaille d'arrache pied et ne remercie Haldat que le 2 janvier 1839.

Elle explique dans sa lettre qu'elle avait chargé son mari de remettre à Haldat un exemplaire du dernier ouvrage qu'elle venait d'écrire : *Or, devinez ! tradition lorraine*. C'était, lui écrit-elle, pour le remercier « des précieux renseignements que vous avez bien voulu me fournir sur notre illustre compatriote Jacques Callot ». « Grâce à vous, Messieurs (elle y inclut Des Maretz), je suis maintenant pourvue de tous les matériaux nécessaires pour faire une bonne histoire de notre grand artiste ».

Sans doute avait-elle attendu pour répondre de savoir si son livre était bien parvenu au destinataire. L'ouvrage n'avait pas été disponible à temps, et Jacques Philippe Voïart n'avait pu qu'annoncer sa remise prochaine par Leforestier. Mais en outre, et peut-être intentionnellement, il n'avait pas précisé qu'il s'agissait d'un cadeau fait personnellement à Haldat et non d'un hommage à l'académie. « J'avais chargé mon mari, lors de son séjour à Nancy, écrit-elle à Haldat, d'offrir un exemplaire de mes traditions lorraines, *Or devinez !* à vous, Monsieur, et non à l'académie, à laquelle il ne me semblait pas convenable d'offrir un ouvrage de si peu d'importance ».

Mais il est trop tard pour protester. L'académie a inscrit le travail d'Élise sur la liste des ouvrages lorrains candidats à son prix. Trois d'entre eux en sont jugés dignes, mais le montant du prix est trop modeste (200 francs) pour qu'on puisse songer à le partager. Les académiciens s'en tirent en suivant la suggestion de Simonin, qui propose d'attribuer à Élise Voïart, classée deuxième, et à Noël, classé troisième, le titre d'associé correspondant. Cette solution est entérinée le 7 mars 1839 et, pour compléter la fournée, on nomme également Jacques Philippe Voïart associé correspondant pour son *Éloge de Claude Gelée*.

La réaction des époux Voïart est assez ambiguë. Jacques Philippe manifeste officiellement sa satisfaction, mais se plaint en coulisse auprès de Soyer-Willemet de ne pas avoir reçu de prix. Quant à Élise, elle a laissé à son mari le soin de remercier à sa place : « Ma femme a été infiniment sensible à l'honneur de l'exception flatteuse qu'on a faite en sa faveur en la nommant malgré son sexe associée correspondante, mais elle a été surtout bien touchée du jugement qu'on a porté de son caractère ». En fait, à cette date, elle ne pensait qu'à son Jacques Callot et aux autres ouvrages lorrains qu'elle avait « en portefeuille », et, comme l'indique la lettre de Voïart à Soyer-Willemet du 21 mars 1839, elle s'inquiétait : est-ce que le fait d'avoir été nommée associée correspondante n'allait pas la priver pour la suite et pour ses autres ouvrages de médailles académiques ?

Si maintenant nous recherchons quelles ont été dans cette affaire les motivations des académiciens, il est clair que Haldat, et d'autres avec lui, rassurés par la bonne réputation de moralité d'Élise, ont été surtout enthousiasmés par l'intention qu'elle manifestait de faire revivre pour le grand public, et notamment pour les Lorrains, les mœurs d'autrefois et les vieilles traditions régionales dont ils déploraient vivement la disparition. Elle arrivait à point : au moment où il était nécessaire de les garder en mémoire et de les faire connaître à la jeune génération, non pas par des ouvrages savants qui demeureraient enfouis sous la poussière des bibliothèques, mais par des livres destinés à une large audience. Ce sont là les motifs qui ont fait apprécier le recueil de nouvelles *Or, devinez !* et qui ont aussi conduit les académiciens à soutenir en 1841 la demande d'une impression gratuite par l'Imprimerie nationale de son *Jacques Callot*. Le rapport rédigé par Haldat à cette occasion est sans aucune ambiguïté. Il compare l'ouvrage d'Élise Voïart à un « portrait historié ». La vie de Callot y est « ornée de récits épisodiques, puisés dans l'histoire du pays, les mœurs et les coutumes de l'époque où il a vécu ». Elle a embelli les faits la vie de Callot « de tous les ornements dont ils étaient susceptibles, ornements d'où s'exhale un parfum de patriotisme lorrain, qui ne peut manquer d'être apprécié parmi nous, et surtout par ceux qui ont vu s'éteindre et conservent le souvenir de ces mœurs semi-patriarcales, objets de nos justes regrets »^[12].

Élise Voïart a encore vécu 24 ans à Nancy, dans une grande discrétion. Elle

n'a pas posé sa candidature à un siège de titulaire à l'académie, comme elle en aurait eu théoriquement le droit : les règles sociales interdisaient à une femme de rendre visite individuellement à tous les académiciens et il ne lui était guère possible d'assister aux séances privées, où ne siégeaient que des hommes. D'ailleurs, l'Académie, qui s'était entr'ouverte à quatre femmes en 1839 et 1840, a vite refermé la porte qui leur en avait donné l'accès^[13].

L'écrivain

Élise Voïart est une femme de lettres qui vit de sa plume. La plupart de ses ouvrages lui ont été commandés par des éditeurs. C'est ce qui explique qu'elle ait suivi différentes « modes », liées à l'évolution du goût du public, mais toujours avec beaucoup d'intelligence et de sens critique.

Si l'on excepte les deux biographies de Jacques Callot et peut-être celle de Prudhon, qui sont des travaux académiques, les ouvrages d'Élise Voïart peuvent être classés dans quatre genres principaux : les traductions de romans étrangers, les romans et nouvelles originaux, les ouvrages de circonstance, qui sont souvent des travaux à caractère encyclopédique ou didactique, les livres pour la jeunesse. Ces quatre catégories ne sont pas réellement étanches et ne correspondent que très approximativement à quatre périodes de la production de l'auteur.

L'importance d'Élise Voïart comme traductrice ne doit pas être sous-estimée. A la suite de Madame de Montholieu, elle a contribué à faire connaître les œuvres très populaires d'auteurs allemands. Elle a traduit avec beaucoup de succès les romans sentimentaux d'Auguste Lafontaine, écrits dans le goût des idylles préromantiques.

Auguste Lafontaine (1758-1831) avait connu un grand succès en Allemagne, où il avait publié près de 80 romans. Avant Élise Voïart, certains de ses romans avaient déjà été traduits, en particulier par Madame de Montolieu, dès le début du siècle, puis par d'autres écrivains. Leur contenu sentimental, voire larmoyant, leurs intrigues placées dans un cadre domestique à l'époque contemporaine ou alors dans un Moyen âge de convention, qu'on affectionnait à l'époque du style « troubadour », la moralité toujours très pure des scènes et des dénouements, en faisaient des livres qu'on pouvait recommander les yeux fermés aux femmes et aux jeunes filles. C'est donc probablement à la demande des éditeurs qu'elle a entrepris ce travail, car elle publie ses traductions dans diverses maisons d'édition.

Au départ, comme nous le suggèrent ses biographes, elle a été certainement poussée par le désir de gagner de l'argent pour faire vivre son ménage. On nous dit que Voïart, qui était riche, avait fait de mauvaises spéculations, qui lui avaient fait perdre sa fortune. La répudiation, puis la mort de l'impératrice

Joséphine, pour qui semble-t-il il achetait des tableaux, puis la chute de l'Empire, l'avaient sans doute privé de ressources ; il s'est trouvé dans la situation des « demi-soldes », ces anciens serviteurs de l'Empire que la Restauration avait réduits à la portion congrüe. Tout cela explique assez bien qu'Élise Voïart ait commencé vers 1815 son travail de traductrice et décidé de publier, en dépit de son caractère naturellement réservé. C'était un essai, qui s'est révélé assez vite concluant.

Élise Voïart a recopié elle-même, sur un petit cahier, les critiques parues dans la presse sur les premiers ouvrages qu'elle a traduits, de 1817 à 1820. Au début, les journalistes s'intéressent uniquement à l'œuvre originale ; mais on les voit insister de plus en plus sur la façon dont elle a été traduite. Le goût de Madame Voïart « se forme à chaque nouvelle traduction, écrit *la Renommée* le 7 février 1820 et *le Constitutionnel* du 15 février suivant ajoute qu'elle nous donne ce recueil « enrichi de son talent ». La conclusion de ce dernier article peut laisser croire que son auteur était déjà au courant des projets de la future romancière : « L'aimable traducteur du *Suédois et des Aveux au tombeau* nous doit enfin de suivre ses inspirations et de publier ses propres ouvrages ».

Dès 1820, lorsqu'elle écrit un avant-propos, dédié à la baronne B***, aux *Contes et nouvelles* d'Auguste Lafontaine, elle se montre déjà en pleine possession de son art et explique clairement pourquoi les ouvrages de ce romancier allemand ont besoin d'être adaptés et non simplement traduits. En France, ce dernier était encore très apprécié vers 1820, mais il était déjà passé de mode vers 1830. Élise Voïart le constate à cette date, en même temps qu'elle note que cet auteur se répète de plus en plus et qu'il a perdu avec l'âge une partie de ses qualités. Elle traduit alors d'autres ouvrages, dans le genre du roman noir, comme ceux que Balzac écrit à l'époque, mais ce genre ne lui convient guère (cf *l'Anneau*, d'après Kruse) ; elle est plus à l'aise dans le genre historique.

Cependant on la voit s'écarter de plus en plus de ses modèles. De traductrice, elle est devenue adaptatrice. Les éditeurs, ou elle-même, dans les préfaces, insistent beaucoup sur ce point. Grâce à son goût très sûr et à sa profonde connaissance de l'Allemagne, elle sait éviter les écueils d'une traduction trop littérale : les accents d'un patriotisme anti-français qu'on trouve chez certains auteurs doivent être atténués ou supprimés, les considérations d'écrivains protestants doivent être transposées pour un public catholique, etc. Elle n'hésite pas à changer le titre des ouvrages, à les transporter parfois d'un lieu à un autre, à supprimer des personnages secondaires, à alléger des développements trop longs, à resserrer des intrigues trop touffues pour leur donner plus de nerf et d'intelligibilité. On comprend dans ces conditions que c'est en adaptant les œuvres d'autres auteurs qu'elle a appris, sur le tas, son métier de romancière.

Les œuvres de création originale

Parallèlement, Élise Voïart rêvait, comme cela est normal, de produire aussi ses propres œuvres ; elles ont profité du travail qu'elle a avait accompli sur les ouvrages des autres, mais lui ont demandé aussi un effort de documentation supplémentaire. Elle s'est documentée pendant une dizaine d'années, nous dit-elle, avant de produire en 1820 un roman gaulois, intitulé *La Vierge d'Arduene*. Ce livre tombe au bon moment : la France était encore en train de redécouvrir, à la suite de Chateaubriand, son passé celtique, comme le montre le succès de l'Académie celtique, fondée en 1807 et devenue la Société des Antiquaires de France. Lorsqu'elle publie en 1826 son chef d'œuvre, *La femme ou les six amours*, il s'agit certainement aussi d'un travail qui lui a demandé plusieurs années, puisque ce sont six romans complets qui paraissent en même temps, pour illustrer les six aspects de l'amour dont une femme est capable. Elle se place ici dans un autre courant, plus original que les précédents, celui d'une littérature féministe, illustrée par Madame de Staël et que George Sand à ses débuts cultivera quelques années plus tard. Toutefois, le contexte dans lequel elle place ses récits conduit à les attribuer aussi au genre historique, auquel elle reviendra encore dans les petits romans ou nouvelles qu'elle consacrera au passé lorrain.

Ces divers textes, qui se situent dans des contextes très variés, ont surtout pour but d'illustrer une thèse qui est la suivante. Les femmes sont capables, aussi bien que les hommes, d'actions héroïques, quoique dans un registre différent et en usant des qualités qui leur sont propres, et que les hommes ne possèdent pas au même degré. Plus que les hommes, sans doute, elles savent aimer et cet amour féminin est susceptible de prendre des formes multiples, toutes équivalentes et respectables : l'amour filial, l'amour maternel, l'amour fraternel, l'amitié, l'amour conjugal, l'amour pur et simple^[14].

Cette absence de hiérarchie entre des sentiments si divers, qui prend le contrepied du Romantisme, pour lequel l'amour est une passion qui emporte tout, nous montre bien le fond de la pensée d'Élise Voïart, dont l'éducation a été très classique. Les sentiments doivent toujours être soumis à la voix de la nature et de la raison, qui dictent à chacun le devoir qu'il a à accomplir. Le bonheur réside dans l'accomplissement de ce devoir et dans la paix de la conscience qui en résulte nécessairement. Il ne doit pas être confondu avec tous les faux semblants que fait miroiter une passion, toujours momentanée.

C'est là bien sûr, un langage très conventionnel, qui peut paraître démodé, au moment où l'on voit poindre le déchaînement des grandes passions romantiques. Dès 1820, un journaliste clairvoyant dénonce ce décalage, qui en 1830 devient tout à fait flagrant. A ces objections, Élise Voïart répond par

avance qu'elle ne fait que ce qu'elle sait faire. Elle est très consciente du fait que son style manque de l'énergie qui lui permettrait de bien décrire les grandes passions tragiques et qu'elle est beaucoup plus à l'aise pour décrire des gens calmes, posés, sensibles, vertueux et la douceur de la vie familiale.

Elle possède tout de même un point commun avec les Romantiques : elle se sent portée vers le roman historique. Ce n'est pas uniquement parce qu'il est devenu à la mode. Comme beaucoup de personnes, qui ont vécu les crises révolutionnaires, et bien qu'elle soit éprise de liberté et d'égalité, elle éprouve sans doute une certaine nostalgie d'un ordre social ancien, dont les valeurs ont été oubliées. Mais c'est sans doute surtout parce que le roman historique, qui exige une documentation importante, lui permet de satisfaire son goût pour l'étude. Cette femme qui cite à bon escient tous les grands auteurs classiques, de Montaigne à Chateaubriand, a aussi le goût des vieilles chroniques. Lorsqu'elle publie en 1820 *La Vierge d'Arduenne*, qui se situe à l'époque gauloise, elle avoue au lecteur qu'elle s'est documentée pendant dix ans pour écrire ce roman.

Elle ne se montre pas très difficile sur l'authenticité des faits historiques qu'elle présente dans ses ouvrages. Aux faits bien établis, elle préfère les belles légendes, qu'elle peut encore enrichir d'effets romanesques et replacer dans le contexte d'un passé, dont elle retient surtout les aspects ethnographiques. Ses trois petits romans, ou longues nouvelles, consacrés en au passé lorrain, entrent parfaitement dans ce cadre : *Le boisseau de perles*, *le Poisson d'avril*, qui raconte l'évasion rocambolesque de Nancy de la duchesse Nicole et *Or, devinez*, qui fait allusion à la captivité supposée du duc Ferri dans une tour de Maxéville (paru en 1838).

Il ne faudrait pas croire pour autant que toutes ses sources sont livresques. La bonne connaissance dont elle fait preuve de l'histoire contemporaine a certainement été alimentée par les conversations qu'elle a entendues autrefois dans sa famille et plus tard dans son propre foyer, lorsque son mari recevait de vieux amis et évoquait avec eux les campagnes militaires auxquelles ils avaient participé et les événements qui avaient marqué l'histoire de la Révolution et de l'Empire. Elle fait appel à certains souvenirs d'enfance, qui l'ont marquée : c'est le cas des chats, représentants d'êtres maléfiques, que l'on avait enfermés dans une cage, puis livrés aux flammes, sur la place du marché de Nancy, alors qu'elle avait 6 ans. Enfin, bien que cela soit parfois difficile à démontrer, elle a peut-être aussi utilisé dans ses romans des souvenirs de sa vie de femme^[15].

Parallèlement, Élise Voïart se consacre à ce que l'on peut appeler des **ouvrages de circonstance**, qui sont assez variés. Elle collabore notamment à des travaux collectifs, s'adressant souvent à un public féminin. Nous n'avons pas pu prendre connaissance de toutes ces productions, destinées à des ouvrages à

collaborateurs multiples ou à des journaux périodiques, comme le *Journal des Demoiselles*, mensuel qui à partir de 1833, s'adresse aux jeunes filles de 14 à 18 ans. Dans un recueil intitulé les *Cent et un*, elle a signé, aux côtés d'autres auteurs plus ou moins célèbres à l'époque, une intéressante nouvelle traitant de la question de l'art religieux (1833). Son intérêt pour les traditions populaires d'Europe centrale se manifeste en 1834 par ses *Chants populaires des Serviens* (c'est-à-dire des Serbes), traduits de l'allemand, qui ont eu un certain succès et même inspiré Lamartine.

Elle collabore aussi à des travaux de caractère encyclopédique. Son *Essai sur la danse antique et moderne* (Audot, 1823) est l'un des premiers ouvrages qui traite de cette question ; il passe en revue les danses grecques et romaines, puis celles de la cour de France, mais sans omettre de présenter aussi des danses lointaines et primitives, comme celles des Sioux ou des danses africaines. L'œuvre la plus caractéristique dans ce genre est certainement la *Lettre sur la toilette des dames*, où elle fait preuve à la fois d'une excellente information historique, d'un féminisme affirmé (c'est une femme s'adressant à d'autres femmes) et de beaucoup de bons sens dans les conseils qu'elle donne. Nous laisserons de côté la biographie du peintre Prudhon, en 1826, dont on ne sait pas s'il faut l'attribuer à son mari ou à elle, et qui est d'ailleurs très superficielle, si on la compare à l'article magistral d'Eugène Delacroix dans la *Revue des deux Mondes* de 1846. Quant à la biographie de Jacques Callot, présentée à l'Académie de Stanislas après son admission, on ne peut évidemment pas lui reprocher d'ignorer toutes les recherches qui ont été menées par la suite sur l'œuvre de ce graveur, mais elle se montre ici plus romancière qu'historienne érudite, en nourrissant avec une certaine habileté son récit d'anecdotes et de détails empruntés au contexte historique.

Après la mort de son mari, et lorsqu'elle vient se fixer à Nancy, Élise Voïart se consacre totalement à des **romans destinés à un jeune public, ayant un caractère à la fois pédagogique et édifiant**. Ils sont publiés chez Mame, à Tours, c'est-à-dire chez un éditeur qui se spécialise particulièrement dans le livre religieux. Il ne faut pas les mépriser : ce sont des ouvrages d'une grande qualité, très bien composés et écrits. Elle met en scène des familles idéales, des enfants des deux sexes qui ont chacun leur caractère et leurs dispositions, et qui servent, sinon toujours de modèles, car ils commettent des fautes, mais du moins d'exemples pour de jeunes lecteurs. Dans ces livres, la relation des parents avec leurs enfants est toujours le sujet principal et ils sont conçus comme le complément de l'éducation parentale et peut-être le moyen d'ouvrir un dialogue entre parents et enfants. Tous ces ouvrages bénéficient évidemment de la bénédiction du clergé, sans laquelle ils ne pourraient pas être diffusés à l'époque^[16].

Mais il ne s'agit pas d'une conversion soudaine. Nous avons dit que dès 1830, elle a constaté que le filon du roman sentimental dans le genre d'Auguste Lafontaine était déjà largement épuisé. Elle a préparé méthodiquement sa conversion au livre pour enfants, par une série d'étapes, que nous pouvons reconstituer. Son premier ouvrage destiné aux enfants est une traduction de l'allemand : ce sont les *Petits livres couleur de rose*, de Jacob Glatz (1832). Dans une démarche que l'on peut considérer comme très moderne, elle s'adresse directement aux enfants dans sa préface : « Ces petites histoires, mes chers amis, ont été écrites pour des enfants de votre âge par un bon allemand nommé Glatz ; c'est pourquoi vous trouverez dans cette lecture des noms propres un peu rudes à prononcer et quelques usages particuliers dont il faudra peut-être demander l'explication... Mais je pense que tout ce qui peut ajouter à votre instruction ne saurait vous déplaire »^[17].

En 1836-38, elle publie encore, en collaboration avec Amable Tastu, une anthologie de *Contes de fées* de différents auteurs, français et étrangers. Leur originalité est d'être découpés en courtes lectures, que les jeunes enfants peuvent faire de jour en jour^[18]. Mais dès 1837, elle commence à écrire elle-même pour un jeune public des ouvrages de caractère à la fois didactique, moral et religieux. D'une certaine façon, elle n'a pas changé de public ; elle a accompagné ses lectrices dans leur évolution. Les jeunes filles qui lisaient ses premiers romans sont devenues des mères de famille, soucieuses de l'éducation de leurs enfants. Elle leur fournit les outils pédagogiques dont elles ont besoin.

On pourrait croire qu'Élise Voïart, après les années qu'elle a vécues à Choisy près d'un mari franc-maçon, et dont les relations se recrutaient surtout parmi d'autres francs-maçons, a retrouvé seulement à son retour à Nancy, devenue veuve, la ferveur religieuse qu'elle avait connue dans le milieu très catholique où elle avait vécu sa jeunesse. Ce ne serait pas tout à fait exact. Elle a publié en effet déjà en 1837, avec la collaboration de sa belle-fille, Amable Tastu, un ouvrage très curieux, qui s'intitule : *Les enfants de la vallée d'Andlau*. Cet ouvrage est à la charnière de deux époques dans la carrière littéraire de notre romancière. C'est l'adaptation d'un ouvrage allemand. Mais, pour une meilleure compréhension par le public français, elle l'a situé en Alsace. Il s'agit d'un ouvrage très didactique : une mère de famille et son mari, qui est médecin, font l'éducation de leurs nombreux enfants, d'âges divers, en mêlant étroitement l'initiation scientifique et l'instruction religieuse. On ne peut pas dire que ce livre soit réussi : on y trouve de longs passages de catéchisme pur et simple et il manque d'unité, puisque les leçons s'adressent tantôt à une enfant de quatre ans, tantôt à ses frères et sœurs plus âgés, dont certains arrivent au terme de leurs études secondaires. Élise Voïart a certainement été consciente de ces

imperfections et en a tiré les conséquences. Ces défauts ont disparu dans les livres pour la jeunesse qu'elle a publiés ultérieurement^[19].

Conclusion

S'il faut conclure, c'est par une appréciation sur la qualité littéraire de ces ouvrages, puis sur le thème du féminisme que je le ferai.

Louis Benoît, dans son discours de réception, a dit qu'Élise Voïart avait été plus moraliste que romancière. Cela est sans doute vrai, si l'on s'en tient aux intentions de l'auteur. Elle cherche à montrer des personnages, qui sont tantôt des modèles, tantôt des exemples à ne pas suivre. En ce sens, elle est évidemment plus classique que romantique. Chez elle, l'analyse psychologique ne cherche pas à explorer les tréfonds de l'âme ; ce serait sans doute trop dangereux. Tout se réduit à des conflits entre les tentations et les devoirs, entre l'obéissance et la désobéissance, entre la raison et la déraison. On peut lui reprocher d'être trop limpide, trop morale, ou pour parler comme on le fait aujourd'hui, trop « lisse ». Elle reconnaît elle-même un certain manque de vigueur, ou de couleur, pour peindre des sentiments violents ou des situations trop extraordinaires. Cela tient à la fois à sa personnalité et au genre de public auquel elle s'est toujours adressée.

Mais elle est tout de même romancière par un certain nombre de qualités qu'elle a acquises au contact des œuvres qu'elle a traduites. Elle sait parfaitement exposer une intrigue, conduire son récit avec clarté et rapidité, découper l'action en scènes qui forment autant de chapitres, faire naître des dialogues expressifs, nourrir son histoire de détails originaux et intéressants sans la rendre trop touffue. On la lit facilement et encore avec intérêt, car elle témoigne de ce que furent un grand nombre de femmes à son époque et nous sommes touchés par l'authenticité de tout ce qu'elle écrit.

Cet art de la romancière se manifeste particulièrement dans son *Jacques Callot*. Ici, elle travaille en brodeuse sur un canevas qui lui est imposé. Elle laisse libre cours à son imagination pour inventer des scènes caractéristiques, de petits tableaux où transparait sa vive sensibilité. Elle n'est jamais aussi à l'aise que dans l'adaptation, l'illustration, la retouche, la mise en valeur. Cela lui permet d'humaniser, de rendre proche de nous, un personnage lointain et mal connu. A l'intérieur de ce roman historique, l'histoire de Claire apparaît comme une sorte de second roman, en contrepoint du premier. Mais ce n'est pas une invention gratuite. Elle est là pour nous faire sentir les deux versions d'une même histoire. Il y a d'un côté les valeurs d'un homme qui, au nom de l'art pur, de la vocation et de l'ambition, sacrifie tout sur son passage. De l'autre, et c'est l'autre face de la réalité, la face féminine, une femme sensible,

qui incarne en quelque sorte toutes les victimes innocentes d'une société encore barbare, qui secrète la haine, la violence, la cupidité, la superstition.

Beaucoup de traits de la personnalité d'Élise Voïart nous permettent de dire qu'elle fut résolument féministe, mais à la manière de son temps, qui n'est pas la nôtre^[20]. Elle milite pour que les femmes soient instruites, et que leur instruction soit faite par des femmes aussi bien que par des hommes. C'est par son instruction qu'une femme pourra devenir réellement la compagne de son mari et tenir sa place dans le couple. C'est grâce à son instruction qu'elle pourra élever et former elle-même ses enfants : apprendre aux filles, à s'épanouir dans leur métier ou dans leur couple et aux garçons, à accepter leurs devoirs conjugaux et à respecter les femmes.

Elle ne revendique pas pour les femmes un pouvoir que la société leur refuse, mais la reconnaissance de leurs mérites qui, dans un autre registre, sont aussi grands que ceux des hommes. L'héroïsme des femmes n'est pas aussi souvent mis en évidence que celui des hommes, mais pour être caché, il n'en est pas moins réel. L'homme se sacrifie souvent dans une action d'éclat ; mais les femmes, elles, se sacrifient tous les jours, sans bruit, et avec joie. D'ailleurs les femmes, sans nul doute, savent aimer plus que les hommes : c'est même ce qu'elles savent faire de mieux.

Ce n'est pas très juste, dira-t-on. D'une côté des vertus mises en pleine lumière, célébrées par la renommée, couronnées par la gloire ; de l'autre, une vie obscure, des vertus cachées, une modestie de tous les instants. La balance penche trop du côté des hommes ! Mais Élise Voïart est profondément chrétienne : elle ne mesure pas la vertu au bruit qu'elle fait dans le monde. Je ne crois pas trahir sa pensée en disant que pour elle, la femme du XIX^e siècle incarne, mieux que l'homme, le modèle que l'on devrait suivre pour bâtir un monde fondé sur l'Amour.



Notes

- [1] Discours de réception de Louis Benoît : *Éloge de Madame Élise Voïart*, séance publique du 27 mai 1869, Mémoires de l'Académie de Stanislas, 1868, p CXLIV-CLXVII.
- [2] « *La captivité du roi Richard, origine du surnom de Cœur de Lion, chronique de 1194* ». Manuscrit conservé dans les archives de l'Académie, sous le dossier d'Élise Voïart.
- [3] Cette communication s'intitule : *Madame Élise Voïart et son hôte Rouget de Lisle*, dans les Mémoires de l'Académie de Stanislas, 1868, p 307-334.

- [4] Dans «Les Echos du Jura» (1941), Gindre de Mancy a consacré deux sonnets à la famille Voïart. Dans l'un, il évoque l'atmosphère chaleureuse de ce foyer uni: «Allez frapper au seuil /D'une blanche maison de vertu toute pleine,/ D'où s'exhale un parfum de lis, de marjolaine,/ Et qui vous promet grâce et bienveillant accueil...». Dans l'autre, qui est une sorte de madrigal, il esquisse le portrait d'Élise et de sa fille: «L'une alliant sa grâce à la sagesse austère,/ A déjà répandu de doux fruits sur la terre; / L'autre en promet aussi la plus riche moisson.»
- [5] Les autres renseignements biographiques sont fournis surtout par Joseph Marie Quérard: La France littéraire et Félix Bourquelot: *La France littéraire contemporaine*.
- [6] *La visite aux prisonniers ou un jour de première communion*, Paris 1844.
- [7] Christian Pfister: *Les passages de Napoléon 1er et de Joséphine dans le département de la Meurthe*, Mémoires de l'Académie de Stanislas, 1912-1913, p 8- 94.
- [8] André Bellard: *Amable Tastu: une messine au grand cœur; une grande méconnue*. Mémoires de l'Académie nationale de Metz, 1852-53, p 55-80. Il la cite: «Par une belle matinée de septembre 1809, nous prîmes la route de la Malmaison. L'air était doux, le soleil brillant et mon cœur battait d'émotion et de joie à l'idée que j'allais voir de près une impératrice et l'entendre parler... Pendant l'entretien, qui dura environ dix minutes et où Joséphine prodigua les paroles d'intérêt et les questions affectueuses... Nous profitâmes de la permission qui nous avait été donnée de parcourir le château...».
- [9] Amable a quitté la maison de son père en 1816 pour se marier à l'éditeur Joseph Tastu, mais Élise Voïart a donné naissance à une fille, Caroline Elisabeth Amable, sans doute en 1816 (nous savons qu'elle est morte à Nancy le 8 mars 1875 à l'âge de 59 ans).
- [10] Cet ouvrage, signé «Voïart», est attribué souvent à Élise, mais Benoît dit que l'auteur en est Jacques Philippe. Pourquoi n'auraient-ils pas collaboré pour l'écrire ?
- [11] Ces documents figurent dans les archives de l'académie, où ils ont été classés dans les dossiers individuels d'Élise et de son mari.
- [12] Rapport de Haldat à l'académie, en date du 6 mars 1841, conservé dans les archives de celle-ci.
- [13] Communication du président Serge Mougne: *L'académie de Stanislas et les femmes*, séance du 4 novembre 1877, Mémoires de l'Académie de Stanislas, 1977-78, p 249-272.
- [14] *La femme et les six amours* a été couronné en 1829 d'un prix de l'Académie française. Mais il s'agissait d'un prix Monthyon: à côté des prix de vertu traditionnels, l'Académie récompensait aussi «l'ouvrage littéraire le plus utile aux mœurs». C'est dans cette catégorie d'ouvrages qu'elle a été distinguée.

- [15] Elle est restée discrète sur ses voyages. D'après les descriptions de paysages qu'elle fait dans ses œuvres, qui ne sont pas lourdes et livresques, mais font surtout état des impressions ressenties, nous pouvons supposer qu'elle a voyagé d'abord en Allemagne et en Suisse et plus tard probablement avec son mari, en Italie jusqu'à Venise. Sa description de l'ancienne route du Simplon sonne particulièrement juste. Il semble que le roman consacré à *l'Amour conjugal* ait combiné des souvenirs de guerre de Voïart avec les impressions qu'elle a pu recueillir elle-même.
- [16] Plusieurs ont été publiés chez Mame, à Tours, qui est une maison d'édition spécialisée dans le livre religieux. On trouve d'ailleurs dans les textes d'Élise Voïart beaucoup de références explicites à un enseignement religieux. C'est ainsi par exemple que le texte sur le Courage, en 1847, se termine par la leçon suivante : « Le Bon Dieu donne toujours les forces nécessaires aux épreuves qu'il nous envoie ».
- [17] Mathilde Lévêque : *Élise Voïart, petit écrivain modèle*, Cahiers séguriens, 2010, p 64-71 a bien souligné l'originalité de cette démarche.
- [18] Cet ouvrage est destiné aux enfants « pour les recréer en exerçant leur imagination, pour former leur goût par des modèles de langage ». On voit qu'Élise Voïart n'a pas attendu de travailler pour l'éditeur Mame pour produire des ouvrages destinés à la jeunesse.
- [19] Après la traduction du *Robinson suisse*, de Johann Rudolph Wyss, en 1841, qui a bénéficié d'une introduction de Charles Nodier, familier des Voïart, elle a publié, outre la *Visite aux prisonniers*, déjà citée (1844), de petits livres, qui contiennent chacun plusieurs histoires : *La petite fille vouée au blanc* (1845), *Médor le bon chien* (1845). Elle a collaboré, de façon plus ponctuelle au *Livre des jeunes filles, les beautés de l'âme*, dirigé par Fanny Richomme (1847), en illustrant la vertu du Courage et au *Walter Scott des enfants* (1850), avec une histoire cruelle, *Pauvre Lucy*, dans laquelle une jeune aveugle se noie, parce que trop impatiente de revoir son frère.
- [20] Nicole Cadène : *Élise Voïart, une femme de lettres romantique, de la lumière à l'ombre*, dans François Le Guennec : *Femmes des Lumières et de l'ombre ; un premier féminisme (1774-1830)*, Orléans 2011, p 163-172. Nous pouvons être d'accord avec ce texte, mais en faisant des réserves sur l'utilisation de l'adjectif « romantique ». Élise Voïart l'est sans doute par sa génération, mais sa culture et son esthétique sont classiques ou au mieux « préromantiques »